



NEWSLETTER N° 6 Mai 2021

ASSOCIATION
**BIOÉTHIQUE
ET LIBERTÉ**

« LES HOMMES ET LES ANIMAUX :
RÉFLEXIONS ÉTHIQUES SUR LA RELATION
HUMAINS-NON HUMAINS »

26 juin 2021 - De 15 h à 17 h 30

Hôtel Novotel

34, avenue de la Porte d'Asnières - 75017 Paris

Nombre de places limité à 70 personnes, inscription obligatoire :
Bel-secretariat@glmf.fr

La conférence sera diffusée en streaming sur la chaîne YouTube de la GLMF :
<https://www.youtube.com/c/LaGrandeLogeMixtedeFrance>

→ Table ronde :

- **Sabine BRELS**, Juriste en droit international animalier.
 - **Marc VANDENHEEDE**, Docteur en médecine vétérinaire, docteur en sciences vétérinaires, professeur d'éthologie des animaux domestiques à l'Université de Liège et d'ethnographie à l'UCLouvain.
 - **Calogero MONTEDERO**, Chercheur en Sciences, en Biologie évolutive du comportement Doctorant au Département de Biologie, chargé de cours en cognition comparée et éthologie des primates à l'UCLouvain.
 - **Michel BARON**, Psychanalyste et philosophe.
 - **Edouard HABRANT**, Grand Maître de la Grande Loge mixte de France.
- Animation : **CHRISTIANE VIENNE**, présidente de B.E.L.

GRANDE
LOGE
MIXTE
de
FRANCE

Edito : Christiane VIENNE, Présidente de BEL - page 3

Se reconnaître dans le miroir. Michel BARON, philosophe et psychanalyste - page 6

Notes de lecture d'Alexandre GARDEA : Habiter la vie - page 8

Film documentaire – Petite fille de Félix NATALI – page 14

Quelques légèretés - page 19

Édito

Mes très chers sœurs et frères,

Le début de déconfinement nous laisse espérer des jours meilleurs et le bonheur des retrouvailles. Une occasion aussi de vous proposer une réflexion sur l'actualité en matière de bio-éthique.

Le récent débat autour de la fin de vie est une nouvelle occasion ratée d'avoir un débat de fond autour de cette question essentielle.

Pourquoi est-il aussi difficile d'aborder cette question en toute sérénité et sans confrontation stérile entre « pour » et « contre » et sans que les arguments développés ne puissent être analysés rationnellement ?

Cette question mérite une analyse ... que nous ne manquerons pas d'opérer !

Un autre sujet d'actualité attire cependant mon attention : la mise au point de chimères homme-animal plus particulièrement aux USA et en Chine, même si la recherche se poursuit un peu partout dans le monde y compris en France.

La médecine génétique est en constante évolution et il n'est pas rare qu'un même individu dispose de deux ADN distincts d'une manière totalement naturelle par exemple parce qu'elle a un génome double après fusion in utero avec son jumeau.

De quoi s'agit-il dans le cas des chimères animal-homme ?

Il s'agit d'intégrer dans un Adn animal dans des cellules souches humaines (de 5 à 7% environ) afin de produire des cellules souches pluripotentes induites, qui, transplantées dans un animal (un cochon ou un mouton) sont capables de produire des organes transplantables à un être humain.

Le 3 février, le Sénat a rejeté l'article qui autorisait l'adjonction de cellules souches pluripotentes humaines à des embryons animaux.

Une récente tribune parue dans le journal « Le Monde » signée par un groupe composé des chercheurs les plus impliqués en France s'est élevée contre cette interdiction en soulignant que les chimères homme-animal sont une alternative à l'expérimentation humaine.¹

Pour des raisons éthiques évidentes, on ne peut utiliser des cobayes humains pour réaliser ces expériences de greffes cellulaires. Les chimères homme/animal sont donc une alternative à l'expérimentation humaine. Les recherches médicales utilisant ces chimères ont conduit à des milliers de publications scientifiques et à des avancées médicales majeures dans le traitement des cancers, de la dégénérescence maculaire liée à l'âge (DMLA) et bientôt de la maladie de Parkinson, sans qu'aucune voix ne s'élève contre la méthode.

Les chimères homme/animal sont aujourd'hui utilisées pour étudier un type particulier de cellules : les cellules souches pluripotentes. Celles-ci sont de deux types : les cellules souches embryonnaires, fabriquées à partir des embryons dits « surnuméraires », et les cellules souches pluripotentes induites (appelées aussi iPS), fabriquées à partir de cellules d'individus adultes. Lorsqu'on introduit un petit nombre de ces cellules humaines pluripotentes dans un très jeune embryon de souris, de lapin, de mouton ou de porc, elles se mélangent aux cellules de l'embryon. Elles peuvent alors participer à la formation des organes du futur fœtus après que l'embryon chimère ait été replacé dans l'utérus de l'animal.

Les retombées de ce nouveau paradigme expérimental sont considérables : déchiffrer les mécanismes du développement embryonnaire sans utiliser les embryons humains « surnuméraires » avec, pour finalité médicale, l'amélioration des technologies de procréation médicalement assistée ; valider l'efficacité et l'innocuité des cellules iPS pour la thérapie cellulaire régénératrice ; étudier la toxicité de composés chimiques ou de nouvelles molécules thérapeutiques sur les cellules humaines au sein d'un organisme vivant ; à plus long terme, produire des tissus et organes humains pour la transplantation. Ce sont ces nouvelles voies de recherches que le Sénat a décidé d'interdire.

Comme le sont la plupart des questions de bioéthique, celle-ci n'est pas qu'une question médicale, elle est aussi sociale et philosophique.

Ce n'est qu'après une réflexion approfondie et soutenue par une analyse des risques et des effets pervers que l'on peut prendre position.

¹ **Laurent David**, responsable de la plate-forme Cellules souches pluripotentes induites – développement embryonnaire de l'université de Nantes, CHU, Inserm et CNRS ; **John De Vos**, professeur de médecine, directeur de la banque de sang de cordon du CHU de Montpellier – cellules souches pluripotentes humaines/cellules souches de sang de cordon ; **Cécile Martinat**, directrice de l'unité Inserm UMR-S 861, I-Stem, Evry – cellules souches pluripotentes humaines/modélisation maladies neuromusculaires ; **Pierre Savatier**, chef de l'équipe Cellules souches pluripotentes : mécanismes de contrôle de la pluripotence à l'unité Inserm institut Cellule souche et cerveau à Lyon ; **Shahragim Tajbakhsh**, directeur du département Cellules souches et le développement à l'Institut Pasteur – cellules souches musculaires/développement ; **Frank Yates**, responsable du laboratoire CellTechs à Sup'Biotech – cellules souches pluripotentes humaines/neurodéveloppement.

La question n'est pas d'être pour ou contre mais de comprendre quels sont les enjeux et d'établir les conditions dans lesquelles ce type de recherche peut se poursuivre et évoluer.

La recherche évolue partout dans le monde et trop de frilosité risque d'entraîner le largage alors que, plus que jamais, nous avons besoin de renforcer les positions de la France et plus largement de l'Union Européenne dans le paysage scientifique mondial.

De beaux débats en perspectives, des réflexions que la franc-maçonnerie, et plus particulièrement notre obédience, souhaitent porter.

Bonne lecture à tous

Christiane



LE PETIT COIN DU PSY

SE RECONNAÎTRE DANS LE MIROIR...

*« Les miroirs et la copulation sont abominables
parce qu'ils multiplient le nombre des hommes ! »*

Jorge Luis Borges

Pour les enfants nés de la gestation pour autrui se poserait, en dehors d'un certain d'un certain nombre de risques dus à la situation même, la possibilité d'une histoire familiale originale. La comparaison avec les enfants adoptés pourrait-elle nous servir ? Nous pourrions dire oui, mais en partant d'une autre réflexion que celle classique sur les enfants adoptés.

Nous pouvons avancer l'idée que tout enfant est adopté quelque que soit la condition de sa naissance ! Sans exagérer le parallélisme entre l'humain et l'animal, ce dernier est choisi ou non par sa mère dans les minutes qui suivent sa naissance cela se traduisant par l'allaitement ou son refus. Les éleveurs connaissent parfaitement ce phénomène et sont prêts à intervenir pour alimenter artificiellement le nouveau-né

abandonné. Cette sélection se produit aussi dans les espèces non domestiquées.

Cette brutalité d'abandonner ce qui n'est pas reconnu comme étant son « *produit* » se déroule aussi chez l'être humain mais prend des formes beaucoup plus sophistiquées et symboliques. Quand le nouveau-né est déposé sur le corps de la mère, un véritable bouleversement psychique se déroule : la rencontre entre l'enfant imaginaire et l'enfant réel. Les sages-femmes et les pédiatres citent de très nombreux cas où l'enfant est rejeté par la mère, spontanément, et il faut des heures ou des jours pour que la mère accepte la présence du bébé et l'allaité « *raisonnablement* », au-delà d'un archaïsme qui vient de parler dans sa plus brutale spontanéité. Nous sommes totalement en dehors de toute rationalité, quelque part entre magie ou projection imaginaire. Le mythe d'Œdipe en est une illustration : enceinte, sa mère Jocaste rencontre le devin Tirésias qui la met en garde contre l'enfant qu'elle porte et qui causera son malheur. Persuadant Laïos son époux, ils veulent faire tuer cet enfant à sa naissance. Pris de pitié le serviteur ne l'égorgera pas mais lui laissera une chance de survie en le suspendant à une branche par une jambe. Les bêtes sauvages ne le dévoreront pas et il sera sauvé par un couple de paysans et le destin se poursuivra jusqu'au meurtre de son vrai père et l'inceste avec sa mère. Sophocle comprend que cet abandon a des conséquences psychologiques au-delà du déroulement du destin : Œdipe reste un infirme à la suite de sa suspension par une jambe (Œdipe signifie « *le boiteux* » en grec). De ce rejet, il en sort esquinter à jamais et va donc précipiter l'entourage dans le malheur, comme prévu. Dans un registre plus moderne, Jean Paul Sartre dans « *les Mots* » nous raconte son extrême faiblesse à sa naissance (au point qu'il fut ondoyé !), mais que malgré sa laideur sa mère lui vouera un véritable culte, le voyant comme la beauté incarnée. D'où ce double mouvement de se savoir laid mais plaisant aux femmes par son intelligence brillante car sa mère le trouvait irrésistible. Freud lui-même reconnaît le succès futur de l'adulte qui vit, dès le départ, cette reconnaissance, cette acceptation de la mère. Ce qui était son cas. Il comprend aussi que le contraire est l'une des bases de la névrose.

Cette reconnaissance de l'enfant se fait à partir d'une démarche narcissique ou il sert de miroir à ses propres attentes ou à d'autres : combien d'enfants ne voient-ils pas le jour, inconsciemment pour faire plaisir aux grands-parents ou en imaginant qu'il est « *de quelqu'un d'autre* » par le phantasme d'un géniteur ou d'une génitrice beaucoup mieux que les véritables ? Parfois, la conception devient une arme au sein de la famille : peu importe l'enfant qui va naître si l'on juge que la place dans la fratrie s'en trouve renforcée par rapport à un autre membre de la famille que l'on soupçonne, à tort ou à raison, d'avoir été « *mieux choisi* » !...

Le couple « *classique* » n'est pas forcément le lieu idéal à la constitution d'une histoire familiale. La clinique psychanalytique est là pour nous le démontrer.

Donc, au-delà du processus de développement psychologique avec ses risques de dérapages (dans lesquels les enfants « *normaux* » peuvent tomber avec autant de facilité que les autres !) nous pouvons envisager d'autres modes de fonctionnement. Avec, cependant, une question fondamentale : à quoi donc me sert l'enfant et qu'elle est l'image de moi-même que je cherche absolument à retrouver, même si celle-là n'est qu'une pure fiction narcissique qui va peut laisser de place à la personnalité de l'enfant et le conduire à la révolte ou à l'écrasement ?

Le philosophe Paul Ricoeur posait la question du comment faire cohabiter la « *mêmité* » et l'« *altérité* » ? Trouver la réponse devrait grandement nous aider dans notre recherche.

Michel BARON



Recension du livre de Stéphane Lavignotte : « ANDRÉ DUMAS - HABITER LA VIE » Editions Labor et Fides, Genève - 2020 par **Alexandre Gardea**

Ce livre est né d'une thèse que l'auteur a soutenue en 2019 sur André Dumas, personnage méconnu qui a pourtant fait partie du paysage intellectuel français des « Trente glorieuses ». Dans ce livre, Stéphane Lavignotte tente de passer en revue, avec la « fidélité créatrice » citée par Paul Ricoeur, toutes les facettes de la pensée de ce pasteur philosophe, intellectuel engagé, dont l'œuvre repose sur trois piliers : l'importance du couple amoureux, la perception du fait religieux et l'intervention dans l'espace public.

Esquisse de biographie d'André Dumas :

Dans ce survol de la vie d'André Dumas, l'auteur fonde les différentes étapes sur les combats menés (je garderai les titres des chapitres tels qu'il les a nommés).

1. A l'école de l'engagement :

Dumas est né orphelin de père le 7 décembre 1918 à Montauban, d'un père médecin militaire mort au front en juillet 1918, et d'une mère, Thérèse Maury, infirmière. Après une jeunesse protestante dans la tribu Maury, il se destine à être pasteur après son bac, mais, par tradition familiale, commence ses études par la philosophie. Il rencontre la pensée de Karl Barth et se trouve confronté à la montée du fascisme à la faculté de théologie protestante de Montpellier en 1938.

De là date pour lui la notion d'engagement : il est interné volontaire au camp de Rivesaltes au sein de la CIMADE pour aider les internés et arracher un maximum de personnes aux listes de juifs promises aux Allemands par Vichy. Il continuera cette action pendant toute la guerre et sera fait Juste parmi les Nations en 1995. Il réorganise la Fédération des jeunesses protestantes après la guerre et il occupe son premier poste de pasteur en 1949 à Pau. Il est aumônier des étudiants à la Faculté de Strasbourg en 1956 et s'engage contre la guerre d'Algérie, moins dans le débat public qu'auprès des étudiants. Sa première prise de position publique d'intellectuel en 1962 dénonce la torture et plaide pour l'amnistie pour les civils ou jeunes soldats refusant la guerre.

2. Une vie intellectuelle au cœur de la réalité :

A partir des années 60, sa vie s'organise à Paris autour de trois pôles : le 14^e arrondissement où se situent l'Institut protestant de théologie et le journal Réforme qu'il dirigera ; Genève et le conseil œcuménique des Églises; Canaan, image qu'il emploie pour désigner le monde et les débats publics. Il va participer à différents combats :

- la lutte pour le droit à la contraception : il accompagne les fondatrices du Planning familial dès 1962, avec des positions que Roger Mehl, professeur à la Faculté de théologie de Strasbourg, qualifie « d'éthique du don de soi et de la responsabilité ».
- Il a un rôle central dans la modification de la loi sur l'avortement : il fait entrer un débat de société dans les églises et fait connaître un point de vue protestant dans la société. C'est lui, semble-t-il, qui est à l'origine de la notion de « situation de détresse » qui a permis à Simone Veil de trouver une majorité à l'assemblée pour le vote de 1974.
- Le dialogue avec la gauche, en particulier le Parti Communiste, et la pensée marxiste où il dialogue avec Roger Garaudy, au sein d'un « cercle d'études entre marxistes et protestants », tout en condamnant l'intervention soviétique à Prague en 1968. Il donne des conférences dans le Chili d'Allende et signe un appel pour les libertés dans les pays de l'Est. Après 1972, il rencontre de nombreux socialistes protestants.
- Comme conférencier, il s'engage dans le dialogue œcuménique interreligieux. Il participe à la création de SOS Amitié et à la direction du MRAP, il signe toutes les pétitions pour les victimes de persécutions politiques aux quatre coins de la planète, et s'engage particulièrement dans la lutte contre le racisme. Il décède le 23 juin 1996 d'un cancer du pancréas, « ayant pu vivre en plénitude jusqu'au bout ».

Racines théologiques et intellectuelles de ses prises de position :

Ses deux maîtres à penser ont été Karl Barth et Dietrich Bonhoeffer.

- Barth (église confessante d'Allemagne) a connu deux étapes dans sa philosophie. D'abord, il pense que le seul chemin de Dieu à l'homme est la personne de Jésus-Christ, puis affirme que Dieu n'est jamais sans l'humain. Ceci induit une dialectique assez complexe, Dieu et l'homme n'étant jamais l'un sans l'autre. Ceci a fait reprocher à Dumas reprenant cette complexité une forme d'indécision dans ses prises de position théologiques. L'apport de Barth à Dumas est fondamental par l'importance donnée à la culture humaine.
- Bonhoeffer est un pasteur résistant, pendu par les nazis. Pour lui, Dieu est au cœur du monde, réel et concret, ce qui conduit Dumas à énoncer son éthique : se tenir pour responsable de nos semblables, nous comporter de manière conforme à la réalité, assumer la faute et la liberté, prendre le risque d'une décision concrète. Le choix n'est pas entre le bien et le mal, mais entre le mal ou le mal ! Chemin complexe qui pourtant mène à Dieu.
- Attente et espérance : à ses yeux, l'espérance est universelle, et non réservée aux croyants. Elle est technique, économique mais surtout culturelle et affective. Celui qui espère agit, et la tâche n'est jamais achevée. Ceci débouche sur une théologie politique, dimension nécessaire pour la vie de l'Eglise.
- Influence de Gide et de Nietzsche : il est important de penser contre soi « le démenti permanent que j'inflige à ma tranquillité », dit Gide. Et comme Nietzsche, Dumas refuse tout ce qui déshumanise l'humain et utilise sa triple image du chameau - qui prend tout sur lui sans broncher - du lion - qui se révolte et sait dire non - et de l'enfant - qui dit oui et espère.

Les grands sujets abordés par André Dumas :

1. Dialogues de 1960 à 1970 avec les penseurs marxistes du Parti Communiste pour penser la foi dans le monde :

- Il semble être à la recherche d'une coalition contre la société de marchandisation qui s'installe, essayant de trouver un vocabulaire commun, persuadé que dans le christianisme, « chaque destin singulier illustre une situation d'ensemble et chaque interpellation collective illustre l'être personnel. ». Il soutient la validité du mot humanisme au sens chrétien (de Dieu pour l'homme) et marxiste (L'homme sans Dieu). Il note dans les deux cas la liaison d'une espérance et d'une efficacité. « Espérer c'est à la fois réaliser et ne pas épuiser la quête dans la réalisation, qui garde toujours la relativité des conquêtes humaines ». Dans le débat sur matérialisme et transcendance, il essaye d'introduire le naturalisme pour réunir les deux. Les critiques marxistes de la religion (opium du peuple, reflet de la lutte de classes) lui permettent de mieux affiner sa propre critique de la religion. « Dieu est-il un détour ou un appel ? » La foi s'oppose à l'idéologie, mais reste compatible avec la raison.

- La fin des dialogues (liée en particulier à l'exclusion de Garaudy du PCF) et la persistance d'une réalité croyante et d'une réalité athée montrent qu'il faut faire le monde ensemble. « Le dogmatisme consiste à s'en tenir aux théories, en refusant de vérifier si le vécu les corrobore ou les infirme... Où allons-nous si le vécu conteste, sans qu'il puisse par lui-même infléchir la théorie ? ».

2. Aux balbutiements de l'écologie :

- Dès 1972, Dumas évoque l'épuisement des ressources minières, la cassure des écosystèmes, la pollution et les déchets. Il s'intéresse, à la suite des travaux de Konrad Lorenz, à la question animale et évoque le « respect » dû à l'animal. Pour sortir de l'ornière où se trouve l'humanité, il fait appel à la sagesse du Livre de Job contre la vanité, et il évoque « l'imminence de choix à effectuer pour une morale politique du surlendemain ». Il faut provoquer une « convivialité » mondiale, rejoignant ainsi Ivan Illich. Les Églises doivent prendre la parole pour orienter l'humanité dans ce sens, avec une discipline collective.

3. Contraception et avortement

- Conscient de la complexité de la réalité dès 1965, il évoque le contrôle des naissances comme un grand problème du siècle et cite dans son journal les chiffres « impressionnants » des avortements, dans des conditions physiques et morales dramatiques. L'évolution de la situation des femmes l'interpelle (son épouse Francine est très engagée dans les mouvements des Jeunes Femmes mariées protestantes) malgré le conflit moral que lui pose l'avortement. Son parcours aux côtés du mouvement du Planning Familial le fait évoluer. Il arrive à deux conclusions : le rapport à la loi et le défi à la morale. Il enseigne qu'il faut tout autant éviter « une surdité legaliste » qu'une « complaisance sociologique » et prône la responsabilité et l'exigence. Il déplore l'absence d'indications bibliques précises, et n'hésite pas à critiquer les prises de positions de l'Église catholique. Il commence par penser que les décisions doivent être prises par le couple, puis petit à petit privilégie le point de vue de la femme. Pour finir, il affirme que la « prohibition » de l'avortement place la morale au mauvais endroit, car elle ne tient compte ni de l'environnement social ni de l'environnement d'un désir.

4. Fin de vie :

- Il rentre dans ce thème, non par les principes, mais par la réalité et le changement dans le rapport à la mort. « On meurt mal », dit-il en 1976. Il critique tout autant le « droit à la mort » que la « sacralisation de la vie à tout prix ». « La souffrance est notre ennemie », et il y aurait « une erreur spirituelle à hésiter à employer tous les moyens pour la réduire ». Il dénonce en 1991 « la prolongation exagérée d'une vie devenue artificielle ». Mais « mourir dans la dignité » peut devenir un piège car quand peut-on estimer que la mort est meilleure que la vie ? D'où la nécessité d'une décision collective, de la présence d'une détresse insistante (même terme que pour l'IVG), et d'un consensus malade-famille. Il insiste sur l'importance de la parole, d'entourer, d'accompagner, d'aider la personne à vivre sa mort « sans effroi ».

5. Sexualité : de la liberté à la crainte, années 70-80

- De quoi doit-on se libérer ? Les « années Marcuse » de la libération sexuelle posent pour Dumas la question du changement de la « communion conjugale », le dialogue avec la gauche portant sur la morale « dite bourgeoise » par les freudo-marxistes.
- L'apparition des techniques de PMA (naissance d'Amandine en 1982), qu'il appelle « merveille et vertige », l'inquiète par les dissociations entre reproduction, sexualité et conjugalité. « Tout est possible, mais tout n'est pas utile ». Dans la lutte contre le SIDA, il attend des techniques du secours et des recours même limités, tout en pensant que la morale, en particulier pastorale, doit les encadrer. Elle doit mettre en ordre, décider quand user des techniques, et affirmer la responsabilité (usage du préservatif). Il est en désaccord avec l'Eglise catholique sur l'homosexualité. Ce qui reste central pour lui c'est le couple, et ce qui en constitue le fondement c'est la conversation, l'amour, l'égard pour l'autre. Mais le dialogue entre époux n'est pas purement intellectuel, il en assume la dimension corporelle jusqu'à conceptualiser une théologie du corps, allant des philosophes grecs à qui il reproche de déprécier le corps, jusqu'à Sartre, Merleau Ponty et Barth. « L'existence humaine est toujours fondamentalement corporelle parce que notre vie est destinée à la rencontre et parce que le corps est le lieu indispensable à la manifestation de cette rencontre ».

L'éthique selon André Dumas :

Dès le début des années 80, il réfléchit sur la bioéthique naissante et la « biopolitique » définie par Michel Foucault.

- Dumas va au plus près du réel, en définit la complexité comme une vraie valeur et pense la morale dans cette complexité. Il n'y a pas de morale sans enquête sociologique documentée, et sans la confrontation de divers points de vue. Il acte les oppositions et reconnaît loyalement leur légitimité à exister dans le débat qui ne peut être que contradictoire, refusant d'avoir « raison tout seul ». Il intègre les dimensions d'un problème (avortement, contraception) en leur donnant une égale dignité, en évitant les réductions caricaturales. Son éthique est celle de la « reconnaissance de choix préférentiels dans des situations concrètes selon des valeurs explicitement énoncées...dans le courage moral de la décision ». Ce concept de courage moral peut être éclairé par le concept grec de *parrêsia* (franc-parler) évoqué par Foucault dans le « Courage de la vérité ».
- Il prône une éthique créative, estimant que les textes bibliques ne sont pas une référence à appliquer sans réflexion car il est persuadé que le Dieu auquel il croit continue à créer du neuf à partir de l'ancien. Son questionnement est : « Comment passer des textes à nous et de nous à eux » ? ce qui débouche sur sa théorie de l'analogie : « les histoires bibliques sont des analogies parlantes pour toutes les histoires humaines ». Son éthique est fondée sur une norme vivante, et non figée, une norme qui n'étouffe pas la spontanéité, en lien avec la nature et l'environnement. Il imagine cette norme dans une optique « calviniste » : si une loi est juste elle est aisée à suivre. Elle a un rôle pédagogique en réglant notre vie dans la société et elle nous montre que notre imperfection nécessite une présence divine.
- Son éthique est critique, modeste et démocratique : il est nécessaire d'interpréter les textes en tenant compte de ceux à qui ils s'adressent. Il pense que la parole théologique est une proposition au débat démocratique, car il essaie d'être « librement religieux ». Cette position modeste correspond à l'idée que la compréhension des textes bibliques est humaine, donc sujette à des erreurs. Il fait ainsi le

pari de la conscience humaine. Il s'agit de convaincre et non de contraindre. C'est pourquoi il propose une « éthique universelle dans sa destination, bénéfique pour tous les hommes ». Sa méthode critique montre que chaque société a son régime de vérité, ce qui lui permet d'attribuer à sa conception de la théologie d'être un lieu où il est possible de déconstruire les effets des vérités contemporaines.

Conclusion : Comment André Dumas a-t-il conçu une éthique commune, qu'il a toujours fondée sur l'engagement et la responsabilité ?

Il s'affirme par une capacité à s'adresser à tous, sans être systématiquement le porte-parole de la religion protestante, qu'il considère d'abord comme sa famille. Dans ses conférences, et dans les débats évoqués, il apparaît comme un intellectuel « engagé », qui prend position, un intellectuel « spécifique » selon la formule de Foucault. Il joue un rôle d'échangeur, « créant des liens de savoir à savoir », travaillant sur des sujets spécifiques. Il n'est pas un découvreur mais un révélateur.

Il cherche un langage commun à chacun, utilisant la diversité du vocabulaire dans ses débats. Il a la capacité de parler et d'exprimer son idée dans la langue de l'autre, communistes marxistes, philosophes aristotéliens, scientifiques, en cherchant à déplacer la langue de l'autre pour en faire une langue commune. Il le fait également devant des auditoires non-savants. Gardant toujours son assise de parole religieuse, il est pourtant capable de mélanger les registres langagiers, ce qui lui permet de rendre compréhensible le terme religieux par ses interlocuteurs.

C'est habiter le débat avec courage et créativité.

C'est habiter la vie des autres et la sienne.

Alexandre Gardea

Mai 2021



Film documentaire – Petite fille

Mai 2021

Les volets mi-clos enveloppent la pièce de pénombre, Sasha enfile sa tenue multicolore. La chambre s'éclaire, les traits fins du visage de Sasha accueillent le bandeau de tissu blanc qui aujourd'hui pourrait nouer le carré de ses cheveux. Sasha hésite « Peut-être cette broche, peut-être cet élastique, peut-être aussi ce foulard noir à pois ». Au mur, des papillons et une lampe rose entourent le lit de Sasha.

A bientôt huit ans, comme ses deux frères et sa grande sœur et comme tous les enfants, Sasha aime les batailles de boules de neige. Dans l'allée enneigée devant la maison, Sasha secoue ses mains gelées.

La harpe et les violons qui ouvrent le film sont ceux d'une enfance entourée de douceur.

La Maman de Sasha roule vers le médecin. Dans la simplicité d'un bureau que l'on devine à dessein dénué de fard, le dialogue s'ouvre :

- La Maman : « Sasha, depuis longtemps maintenant se sent... non, Sasha ne se sent pas, Sasha EST une petite fille ; c'est une petite fille dans un corps de garçon ».

Les mots sont simples, ceux d'un cinéma direct mais loin de toute brutalité. En suivant le quotidien ordinaire d'une famille extraordinaire, le documentariste Sébastien Lifshitz nous invite à la réflexion sur la question éthique, sociétale, humaine : ce que je suis profondément et ce que profondément je ne suis pas.

- Le médecin : « Depuis qu'il est en âge d'identifier son sexe, il dit qu'il est une fille ?

- La Maman : Au départ, Sasha disait « *Quand je serai grand je serai une fille* », depuis l'âge de deux ans et demi. Et c'est resté, jusqu'au jour où j'ai compris que ce n'était pas une passade... Sasha déteste le fait de ne pas pouvoir un jour porter un bébé dans son ventre. »

D'un ton précautionneux, avec l'intelligence de ceux qui ne savent pas tout, le médecin avance : « Il vous faut voir un spécialiste. A l'école on vous a orienté vers une psychologue scolaire ?

- La Maman : Non. Quand on veut trouver un pédopsychiatre ici, ils ne rappellent jamais. »

Au moment où la famille comprend que la situation est plus profonde que la simple envie d'être « comme Maman », il s'agit de rassurer Sasha. Car dans son jardin, vêtue de sa robe à fleurs et de ses chaussures à talons, Sasha fonce dans sa voiture à pédales. Mais pendant le cours de danse, enfermé dans son corps de garçon Sasha est la seule petite fille à porter un tee-shirt violet et un fuseau noir au milieu des petites danseuses en tutu blanc.

La Maman : « Et puis un jour il m'a demandé une robe. J'étais gênée dans le magasin, j'avais peur du regard des autres. Puis Sasha a essayé sa robe, avec une Minnie devant et quand il s'est regardé dans le miroir il y avait tellement de bonheur qu'après, le regard des autres je n'en ai plus rien eu à faire. »

Les questions d'une Maman montrent l'étendue de sa culpabilité : « Est-ce ma faute ? Est-ce que j'ai tellement voulu une petite fille que c'est arrivé ? Sasha a-t-elle trouvé la méthode pour faire vivre les bébés filles que j'avais perdues avant son arrivée ? »

Le Papa rationalise : « Pour moi la question ne se pose même pas, c'est mon enfant, ce n'est pas une question de tolérer, c'est Sasha point ! Ce que je veux c'est le bien-être de Sasha et je vois que déjà à huit ans, ce n'est pas facile. »

Car non, ce n'est pas facile. Comme le réveil ce matin-là. Sasha enfle un polo, un bermuda, une paire de baskets et un blouson en jean. Ce matin, pas de robe, pas de chaussures à talons, c'est l'heure d'aller à l'école et à l'école, on ne la regarde pas comme une petite fille. Avec l'été, son carré s'est allongé, il n'est pas interdit pour les garçons de porter les cheveux longs.

Parce que le constat rapporté de l'extérieur de la maison est terrible : Sasha ne vit pas la vie qu'elle devrait vivre. Et en premier lieu car le sanctuaire des enfants, l'école, en la regardant comme ce qu'elle considère ne pas être, l'empêche de vivre comme les autres enfants. Si les adultes de l'école n'acceptent pas Sasha telle qu'elle est, comment le feraient les enfants ? Sasha n'a jamais amené d'ami à la maison de peur que l'on juge sa chambre de petite fille. Et c'est un pan entier de son enfance dont on la prive : « A la rentrée scolaire, elle n'a jamais le cartable qu'elle veut, jamais la trousse qu'elle veut, Sasha n'a pas la petite robe pour entrer à l'école. » Et la Maman de s'emporter en se demandant qui cela peut-il bien déranger, en quoi est important ce papier sur lequel il est écrit « *Sexe – Garçon* » ? Après tout, tout le monde lui dit « *Bonjour Mademoiselle* » quand la famille est ailleurs. A l'école, on explique plutôt que c'est la Maman qui pousse Sasha à se considérer comme une petite fille, que bientôt elle finira par « *entrer dans le droit chemin* ». L'école a menacé de faire un signalement.

Dans les couloirs du métro, les volants de la robe de Sasha évoluent sous ses pas. Elle porte un son sac à dos à l'effigie de Minnie. Comme une mère et sa fille, elles marchent vers l'entrée de l'Hôpital Robert Debré où elles ont rendez-vous. La pédopsychiatre les reçoit.

- La Maman : Pourquoi on a voulu voir le docteur ?
- Sasha : Pour qu'elle nous aide.
- La Maman : Quand j'étais enceinte, je voulais vraiment une fille et je me demande si ça n'avait pas une...
- La pédopsychiatre coupe : Non.

Un simple petit mot qui déleste la Maman du poids d'une vie : elle n'est pas responsable. La pédopsychiatre continue d'expliquer ce qu'est la dysphorie de genre², que l'on ne sait pas à quoi elle est due mais que l'on sait à quoi elle n'est pas due, elle n'est pas due à un souhait des parents d'avoir un enfant de l'autre genre. Elle rassure Sasha sur le fait qu'elle n'est pas la seule à être comme ça. Elle rassure la Maman sur le fait que face à cette situation « on fait comme on sent intuitivement que c'est le mieux de faire ».

Le trop plein d'émotion se déverse en eau salée qui roule le long des joues fines de Sasha ; son visage finit par se tordre de tristesse en pleurs silencieux. Et c'est en le spectateur que la révolte monte : comment la Société peut-elle assigner une aussi forte pression à une enfant de huit ans ? Les témoignages de la famille jalonnent le film : « Pourquoi ne pas l'accepter comme elle est ? Elle n'est simplement pas née dans le bon corps, ce n'est pas elle qui a choisi ! »

La pédopsychiatre demande si l'attitude de l'école pourrait changer avec l'appui du service de l'hôpital. La Maman espère.

La rédaction du certificat est claire : « Devant la souffrance engendrée par l'incongruence entre le genre assigné à la naissance (masculin) et le genre auquel Sasha se ressent appartenir (féminin), la transition sociale (le fait de reconnaître Sasha en tant que fille et d'utiliser des pronoms féminins pour s'adresser à elle et parler d'elle) paraît justifiée dans le cadre familial et extra-familial. »

Au téléphone la Maman annonce à l'école qu'elle a obtenu un certificat de la part de l'hôpital disant qu'il est important de considérer désormais Sasha comme une fille. Elle répond à son interlocuteur qu'elle comprend le besoin de l'école de rencontrer la pédopsychiatre.

La réunion s'ouvre. Assise à côté de la pédopsychiatre qui a fait le déplacement depuis Paris, la Maman accueille les participants. Initialement prévue à l'école pour rencontrer les enseignants, la réunion n'a

² La détresse due à la discordance entre l'identité de genre d'une personne et son sexe d'assignation à la naissance. Source : site revmed.ch

finalement pas pu s'y tenir ; personne de l'école n'est venu ni n'a prévenu. Ce n'est que plusieurs jours après que l'école demandera une réunion avec la pédopsychiatre pour étudier la possibilité de faire entrer Sasha à l'école en tant que fille. Mais la réunion se tiendrait le 13 septembre soit dix jours après la rentrée.

Qu'importe, Sasha est une petite fille forte et sa décision est prise : « Plus que des trucs de fille dans ma penderie ». Pour la première fois, Lola, la copine de Sasha est invitée à la maison. Dans la chambre, elles jouent à la princesse avec des poupées. Si pas tous les camarades de Sasha comprennent, la fin de l'année se passe mieux.

Mais d'autres questions surviennent, des questions de grands. Les hormones, la fertilité, toutes ces choses auxquelles il faut essayer de réfléchir en amont. Et avec ces questions arrivent les prises de conscience des souffrances à venir : l'adolescence, les premières amours : « Comment faire pour que mon enfant souffre le moins possible ? C'est son combat mais c'est le mien aussi, je sais que ce sera le combat de ma vie. »

Sur les plages de l'été, le maillot deux pièces et les cheveux débordant du chapeau de Sasha ne laissent plus aucun doute sur son identité de genre.

La rentrée des classes arrive. Les dispositions n'ont pas pu être prises en amont. La discussion qui arrive entre l'école et la pédopsychiatre débouche sur la meilleure nouvelle : Sasha va désormais pouvoir être considérée comme une petite fille à l'école.

Le jour suivant, c'est en robe et les cheveux tirés en queue de cheval que Sasha et ses ballerines dorées courent à l'école. Et bien plus tard, au cœur de l'hiver, avec ses cheveux désormais mi longs arrangés dans un serre-tête bleu foncé, elle le dit à la pédopsychiatre : aller habillée en fille à l'école, « C'est cool ! »

Mais alors que les cours de danse recommencent, lors de la deuxième séance la nouvelle professeure explique qu'elle a consulté ses supérieurs et que Sasha ne pourra pas venir habillée en fille. Elle repousse Sasha hors de la classe et referme la porte devant elle.

Toujours sur le métier remettre son ouvrage. Combien de générations faudra-t-il pour que l'autre soit accepté ? Combien de professeurs de danse fermés pour une Lola qui se moque de la différence ?

Comme il serait bon que l'innocence des enfants irrigue davantage l'établissement de nos certitudes.

Dans sa chambre, Sasha montre un portrait d'elle à l'âge trois ou quatre ans. De la photo d'un petit garçon est née une jeune fille : « Tu as vu, j'ai changé hein ? » Finalement, peut-être pas. Et la force profonde de sa nature donne à Sasha l'autorité pour inspirer toutes celles et ceux qui ne s'osent pas différents. Car comme sa Maman le dit : « Si on a tous un rôle à jouer, Sasha est là pour aider à faire changer les mentalités. »

La relation avec une enfant de huit ans est si pure, est-il normal qu'une Maman pense que le simple bien-être de sa fille est « le combat de sa vie » ?

La nature (ou la providence) aurait-elle envoyé un message à la famille pour que d'elle-même elle choisisse un prénom épïcène pour Sasha ?

Voici l'amour inconditionnel d'une famille qui comprend la différence de l'une des siens. Qui porte haut la liberté d'être soi quand on se voit assigner le devoir d'être quelqu'un d'autre.

Une famille de quatre enfants, comme la vôtre, comme la nôtre. Voici le mélange entre les scènes de la vie quotidienne d'un enfant et le vertige de ce qui se joue autour de Sasha ; une proximité qui nous emporte dans l'identification, nous entraîne dans la réflexion et l'introspection : « Et si ça m'arrivait ? »

Petite fille – Un film documentaire de Sébastien Lifschitz – Production Arte France, Agat Films et Compagnie, Final Cut For Real – 2020 – Disponible sur Youtube (10,50 euros) et Netflix.

Felix NATALI

Quelques légèretés

Dernières blagues du COVID-19 ??

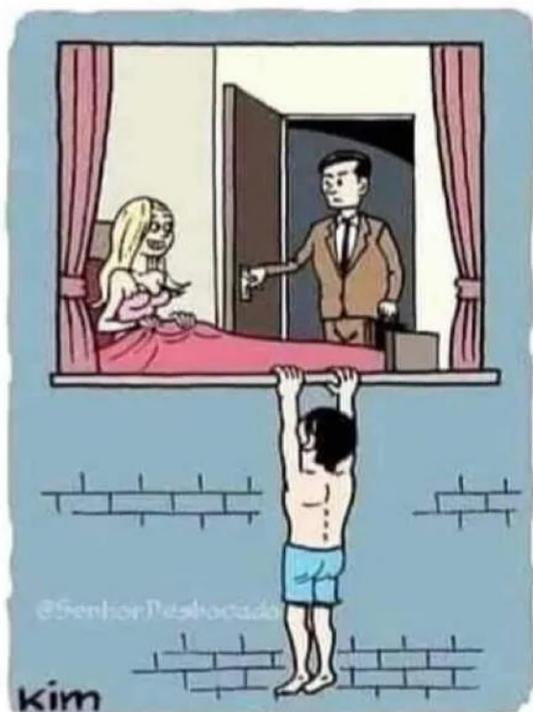
Finalement, le problème, ce n'était peut-être pas le prof

Après une grosse dispute, il fait ses valises et part s'installer dans la chambre d'amis.

Je viens de boire un café avec ma femme, elle a l'air sympa

**Une rumeur raconte
que si les anglais
toussent dans leur
coudes, la nouvelle
souche de Covid risque
de traverser la manche**

2019



2020



Le très reconnu et adoré protecteur de l'homme politique est, incontestablement, Saint Pinocchio (Michel BARON).

BEL (Bioéthique Et Liberté)
8, rue de Bizerte
75017 Paris

@ : bel-secretariat@glmf.fr
<http://bioethique-et-liberte.fr>

